

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 29

Artikel: Psychologie de l'alpiniste
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'entree des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Psychologie de l'alpiniste.

Il y a au moins trois sortes de gens qui vont à la montagne, sans parler de ceux qui y vont pour gagner leur vie.

Il y a d'abord celui qui aime la montagne pour elle-même.

Celui-là se lève de grand matin, quand toutes les étoiles sont encore au ciel. Il s'inquiète peu de son ajustement, met dans sa poche l'entamure de la miché de pain, prend sa bonne crosse de bois d'if, vieille et fidèle compagne, et part seul, ou avec un compagnon. Il va silencieux, par les sentiers remplis d'ombre. Il monte sans bruit, *écoutant ce grand silence qu'à la plaine on n'entend pas*, et quand il arrive là-haut, sans pousser d'exclamations, ni lever les bras au ciel, il s'assied sur l'herbe fraîche, casse son croûton et, tout en mangeant, regarde.

Il regarde s'éveiller peu à peu sa chère montagne, salue du fond du cœur les pics lointains qu'il reconnaît, écoute au fond de son âme une voix mystérieuse, infiniment douce et triste et chère.

Puis il s'en va comme il était venu, mais retrempe, reposé comme après un bain, et quand les bonnes gens se lèvent, elles le voient au travail devant son bureau de notaire, ou sur sa chaise de cordonnier. Il n'a ni knickerbockers, ni piolet; il ne recherche pas les dangers pour le plaisir de les surmonter, ni les cimes les plus hautes ou les plus inaccessibles, mais les plus solitaires.

Et il est de la même variété, le montagnard, qui, le soir, après traire, avant de s'aller étendre dans son cadre de foin sur les *solais*, monte jusque sur la *frêle* de sa montagne et regarde, en rêvant, l'ombre qui monte du fond de la vallée.

L'un et l'autre aiment la montagne comme elle mérite de l'être: sans en parler, mais du fond du cœur; l'aiment en poètes, en rêveurs.

Infiniment plus nombreuse et plus bruyante est la seconde classe. C'est celle des gens qui vont à la montagne pour le plaisir de surmonter les difficultés.

L'alpiniste de cette classe est sociable. Il marche généralement en bandes. Il est pratique. Ses vêtements sont bien combinés pour le but qu'il se propose. A part quelques exceptions, il ne recherche pas l'admiration des badauds; la sienne et celle de quelques initiés lui suffisent. Il aime cependant à raconter l'histoire de ses ascensions et ses impressions, mais elles sont toutes matérielles: il a eu froid à tel passage, mal au cœur à tel autre, il a mangé à tel endroit, etc.... Ce qu'il cherche à la montagne, ce n'est point le silence et le rêve, mais seulement des altitudes. Une montagne n'a de valeur pour lui qu'en raison directe de sa hauteur et des difficultés qu'elle présente. Si, par surcroît, elle est presque vierge, son bonheur est complet. Quand il a *fait* une montagne, selon son expression, il ne se soucie généralement pas d'y retourner, à quoi bon?

La montagne est un sport pour lui, et les

avantages qu'il en retire sont physiques avant tout. Il se fait des muscles, il acquiert de l'endurance, du sang-froid, de la confiance en lui-même, il partage avec l'âne la belle qualité de la sobriété, mais ce qu'il y a de meilleur à la montagne lui reste complètement étranger. Quand il est arrivé à un sommet, il commence par prendre sa carte pour chercher les noms de ce qu'il voit; s'il est une seule pointe dont il ne puisse trouver le nom, son plaisir est gâté. Quand sa vérification est faite, qu'il est d'accord avec la carte, il redescend sans regret, sans émoi, en se demandant où il ira la semaine prochaine.

Celui-là aime la montagne pour lui-même, pour les petites satisfactions d'amour-propre qu'elle lui donne, pour le bien que sa santé en retire. Il l'aime en Américain.

Enfin, il est une troisième classe de gens que la montagne attire; ceux-là seraient haïsables, s'ils n'étaient si ridicules. Mon Dieu, je sais qu'il est mal de se moquer de son prochain, et bien souvent, dans ma jeunesse, on m'a fait lire, en l'accompagnant d'une tirade d'oreilles, la parole du roi Salomon: « Tu ne t'assoiras point sur l'escabel des moqueurs. »

Mais, je vous le demande un peu, est-il au monde chose, bête ou gent, plus ridicule que ces pseudo-alpinistes que le train de minuit emporte par fournées le samedi soir.

Pour celui-là, la montagne n'est qu'un prétexte à *bâfrer* et à faire des effets de mollets. Ah! que n'ai-je le crayon de Gavarni pour léguer à la postérité ce superbe spécimen du genre *homo*, au XX^e siècle. Il en vaudrait la peine.

A ses pieds sont d'énormes machines, qu'il appelle des souliers, et qui sont agrémentés de clous comme durent en avoir les portes de la Bastille. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je crois toujours, en le voyant, avoir affaire à un de ces scaphandriers, si lourds qu'il faut les pousser pour les mettre à l'eau, ou à l'un de ces superbes chevaliers d'autrefois que leurs valets étaient obligés de mettre à cheval, et qui, une fois à terre, y mouraient étouffés. Ses mollets sont emprisonnés dans des bas de laine rayés, car il va de soi que la culotte est de rigueur. C'est bien un peu désagréable, cette laine qui vous gratte les jambes, sans compter que le plus souvent, pour avoir des mollets un peu présentables, il a fallu le doubler de ouate; mais, enfin, il faut souffrir pour être beau.

Ajoutez à cela un complet quadrillé, avec des poches partout, comme ces habits où les Italiens mettent jusqu'à six mitches à la fois; un chapeau tyrolien avec des plumes; souvent un voile vert ajusté derrière pour faire la bise; ajoutez une grosse canne et un sac dernier modèle, et vous aurez l'alpiniste dont je vous parle.

Ah! cette canne, c'est tout un poème! Ce n'est pas la modeste crosse de nos pères et de nos montagnards, légère et solide, avec un bon corbin et une bonne pointe: non, c'est une grande perche, lourde et disgracieuse, qui s'embarrasse dans les jambes, gêne la mar-

che, et finit par se casser quand on veut s'appuyer sur elle. Il est vrai qu'elle porte, écrits au fer rouge, les noms de toutes les cimes qu'elle a visitées, et ce n'est pas un mince honneur pour celui qui la tient. Il faut encore s'estimer heureux si notre alpiniste ne s'est pas muni du joli petit outil, dont nos grand-mères se servaient, sous le nom de *servcloret*, pour gratter leurs carreaux de salades, et qui est devenu le *piolet* de nos alpinistes. Un piolet pour aller en Naye, ou au Cubly! Le bon Dieu vous bénisse, bonnes gens!

Et les sacs! Ils sont comme la boîte de Pandore, les corbeilles à ouvrages des bonnes ménagères et la *Feuille d'Avis*, on y trouve de tout — comme pour un voyage au long cours — depuis les chemises de flanelle, jusqu'à la lampe à alcool, la pharmacie, sans compter les provisions. Mais, quand on a besoin de quelque chose, il se trouve que la teinture d'arnica s'est versée dans le sel, que la lampe d'un système breveté ne marche pas, qu'on a oublié le tire-bouchon, etc.

Notre alpiniste partage avec le sauvage l'amour des trophées. Le sauvage pend à sa ceinture des têtes d'ennemis.

L'alpiniste saccage les plantes alpêtres pour orner son tyrolien ou sa canne-berclure. Il se soucie fort peu que les roseliers ne soient pas fleuris; on a beau lui dire que les frères soldanelles et les pâles anémones seront mortes longtemps avant d'arriver à la plaine. Cela ne le touche guère: il arrache tout comme s'il était en pays conquis.

C'est grâce à lui que les champs de rosages sont hérissés de boîtes de Chicago, et que les sources autrefois cachées sous la mousse, sont frangées de papiers gras et empestent comme un tuyau de lavoir.

L'alpiniste N° 1 a ceci de particulier qu'il est toujours du sexe masculin. Dans la seconde catégorie se sont glissés quelques représentants du sexe qu'on est convenu d'appeler le plus beau, mais ils sont en général inoffensifs et insignifiants.

Dans la troisième catégorie, au contraire, il y a autant de femmes que d'hommes, et ce qu'elles sont amusantes, non! c'est à faire envier le sort de Robinson Crusoe.

L'alpiniste femelle de la troisième catégorie est reconnaissable à plusieurs choses:

1^o Elle est serrée dans son corset comme une prune de Brignolles dans sa caisse; aussi elle ne marche pas depuis une demi-heure qu'elle a des vapeurs, la migraine, que ses yeux tournent le blanc et que son compagnon doit la remorquer tout le restant du jour.

2^o Elle a des chaussures très élégantes, mais dont les semelles en papier mâché se décolent à la rosée.

3^o Elle ne sait pas reconnaître les taureaux, et la vue de la plus inoffensive génisse lui fait pousser des cris d'*agace* et la fait évanouir.

4^o Elle a soin de se charger d'une foule de petits paquets attachés avec des ficelles, et d'une douzaine de châles et de couvertures; elle compte du reste sur la galanterie des mes-

sieurs pour n'en pas être encombrée longtemps.

Et dire qu'ils ont tout envahi, les alpinistes. Qu'il n'est, pour ainsi dire, pas de montagne où l'on ne retrouve leurs traces, que rien ne les arrête, pas même les accidents dont quelques-uns sont victimes. C'est une invasion pire que le choléra des poules ou les hannetons : on n'en prévoit pas la fin.

PIERRE D'ANTAN.

Comment le journalier prit femme.

C'était, l'autre jour, sur la grand-route craquante de poussière, par 33° au-dessus de 0. Je cheminai seul, lorsque je fus rejoint par un paysan qui rentrait chez lui, les bras chargés d'emplettes faites à la ville. Et la conversation de s'engager sur la température suffocante.

« J'ai passé bien des années dans le midi de la France, j'ai vu l'Algérie et la Tunisie, me dit mon interlocuteur, mais jamais je n'ai eu aussi chaud qu'aujourd'hui. »

Et de fil en aiguille, le voilà qui se met à me raconter sa vie, comme si nous nous connaissions de vieille date. Il parlait bien, avec élégance même, et à l'écouter j'en oubliais et la poussière et la chaleur.

— J'avais dix-huit ans à peine, commençait-il, quand l'envie me prit de courir le vaste monde. Cinq napoléons, fruit de mes économies, garnissaient mon gousset. Je me figurais être riche comme Rothschild. Cinq napoléons, songez donc, quand on ne sait rien de l'existence et qu'on ne doute de rien, c'est une fortune fabuleuse ! De mon village perdu dans les forêts du Jorat, je descendis à Lausanne et retins, dans une petite auberge, un lit dans une chambre qui en contenait plusieurs. Au matin, quand je m'éveillai, mes camarades de la nuit avaient tous disparu et avec eux trois de mes napoléons.

— Ce début ne vous retint pas ?

— Nullement. Je jurai pendant quelques instants comme un muletier, — ça vous soulage de pouvoir jurer son saoul — et je me hâtai de secouer la poussière de mes gros souliers contre la porte de l'affreuse hôtellerie. Il me restait quarante francs. C'est tout ce qu'il me fallait pour aller à la conquête de l'univers. Le soir même, j'étais à Pontarlier. J'y vécus vingt-quatre heures en grand seigneur. Cela me coûta quatre écus ; mais je ne les regrette pas. J'eus du plaisir plus que pour mon argent.

Il me restait vingt francs. C'était encore trop pour songer à travailler. Je les dépensai jusqu'à mon dernier liard et ce n'est que lorsque je n'eus plus de quoi contenter mon estomac creux que j'offris mes bras à qui les voulait. Je parcourus la Franche-Comté et la Bourgogne, me louant comme journalier, acceptant toutes les besognes, toutes les besognes honnêtes, entendons-nous. J'étais, comme on dit, un trimardeur.

Après avoir roulé ma bosse pendant plusieurs années, j'échouai dans les environs de Lyon, où j'obtins, dans une carrière de pierres à bâtir, de l'occupation pour longtemps. On nous donnait quarante-cinq centimes à l'heure. Pour l'époque — je vous parle d'il y a vingt ans — c'était une fort belle paie. Ce me permit de me refaire une grenouille. Mais le mal fut qu'aussitôt en possession de quelques centaines de francs, la passion des voyages me reprit. Je voulus voir Marseille, Menton, Cannes et Nice. J'appris à connaître ce littoral comme ma poche, flânant quand j'en avais le moyen, trimant si le besoin m'y poussait.

Et, interrompant son récit : « Vous n'avez jamais cheminé à travers ces beaux pays de France ? »

Je confessai que ce bonheur-là ne m'était pas encore arrivé.

— En ce cas, reprit mon loquace compagnon, vous ne savez pas ce que c'est que de jouir : on est jeune, on est fort, on n'a pas froid aux yeux, on s'accommode de tout, c'est plus qu'il n'en faut pour être heureux comme un roi... avant l'invention des anarchistes.

Puis il continua ainsi : Les gens de chez nous ont du fond, ils sont hospitaliers, mais il leur manque souvent cette bonne humeur, cette grâce naturelle qui mettent tant de charme dans les relations, vous réchauffent tout de suite le cœur et vous font autant de bien qu'un morceau de pain. Combien de fois, me voyant passer sur les routes qui n'en finissent pas, des campagnards me hêlaient d'une ferme, me faisant asseoir à leur table et ne me demandant contre la pitance qu'ils m'offraient, que de leur dire quelque chose des pays que je traversais, de leur conter mes aventures. Bonnes gens, va ! Et les gros propriétaires, à qui je demandais de l'ouvrage, ne me rudoyaient pas : « Y a pas de quoi t'occuper, qu'ils me disaient, mais tu vas casser une croûte avant d'aller plus loin » ; et chez d'autres : « Tu connais le travail de la terre ! eh bien, c'est bon ; va boire un coup à la cuisine et suis le maître-valet aux champs. »

— Ne disiez-vous pas que vous avez poussé jusqu'en Afrique ?

— Oui, pour mon malheur... En voyant sur le port de Marseille les camarades qui s'embarquaient pour Alger ou pour plus loin encore, je voulus aussi tâter de ces pays-là. Ça de la couleur et c'est gai. Mais, tout civilisés qu'ils paraissent, les Arabes détestent cordialement les étrangers, ceux qu'ils appellent, non sans raison, les « voleurs de pays ». Et, quand ils sont sûrs de n'être pas découverts, ils vous envoient dans l'autre monde en moins de temps qu'ils n'en mettent à avaler une figue de Barbarie. Etant averti, je ne m'y frottais pas. Mais le régime de là-bas ne me convint pas ; j'attrapai les fièvres, le typhus et toutes les maladies du monde.

On me réexpédia en Europe. Je fis vingt-trois mois d'hôpital, à Lyon et à Lausanne. Il me semblait que je ne m'en relèverais pas. Comme bien vous pensez, je broyais du noir. Et ce qui m'attristait le plus, c'était de n'avoir aucun parent, aucun ami — il y avait tant d'années que l'on ne m'avait revu dans le canton ! — personne qui vint me reconforter de temps à autre. Dans la salle de l'hôpital cantonal, tout le monde, sauf moi, recevait, deux ou trois fois par semaine, des visites, et c'étaient des mots tendres, des « au revoir », des baisers qui me fendaient l'âme, non que je fusse jaloux, mais parce que je me disais que la centième partie de ces affections suffirait à mon bonheur. Alors, je fis un vœu qui pourra vous paraître singulier : je me promis, si la mort ne voulait pas de moi, de me marier au sortir de l'hôpital, de créer une famille, d'avoir enfin un foyer à moi.

Je n'avais aucune liaison, notez bien, pas la plus petite bonne amie en vue, ne connaissant plus les filles de mon village. Et je me dis : la première qui se présente et qui veut de moi, fût-elle plus pauvre que Job et faite comme un épouvantail à moineau, fût-elle méchante comme le diable lui-même, je la prends pour femme.

Je pus quitter enfin l'hôpital, et une saison, que les médecins m'envoyèrent faire à Lavey-Bains, acheva de me guérir. Alors, ayant assez de ma vie errante, et décidé à rester désormais au pays et à me vouer à l'agriculture, je rentra à Lausanne, et je m'acheminai de là vers mon village. C'était par une claire journée de printemps. Il y avait eu à Lausanne un concours de bétail. Un campagnard ramenait des taurillons qui portaient, entre leurs cornes enrubannées, l'écusson vert et blanc

annonçant qu'ils avaient été primés. Nous fîmes route ensemble.

Comme nous arrivions au contour que vous voyez là, près de la haie — et l'ancien chemin — me montra l'endroit du bout de son bâton — je vis venir à nous une jeune paysanne. Elle s'arrêta pour admirer les taureaux et félicita leur maître de leur succès. Moi, qui n'ai pas la langue dans ma poche, je lâchai une petite gaulerie, si bien que mon compagnon, une fois que nous nous fûmes éloignés de la jeune fille, crut de son devoir de me tancer un peu.

Bon ! me dis-je, en pensant à cette jeunesse, si elle s'est effarouchée, celle-là ne sera pas pour toi ! Or le lendemain, savez-vous qui je rencontre de nouveau ?... la même fille au même endroit. « Si vous courez ainsi après moi, je me plaindrai à ma mère, lui déclarai-je. » Elle ne répondit rien, mais sourit. Trois semaines plus tard, nous étions mari et femme. Aujourd'hui, nous avons une nichée d'enfants. Et comme leur mère est un brave cœur de femme, qui n'a pas peur de l'ouvrage, nous possédons maintenant, nous qui étions tous deux pauvres comme des rats en nous mariant, une jolie petite propriété que nous arrondissons d'année en année... Mais, je jase, je jase ! j'oublie que j'ai encore trois chars de foin à rentrer... A vous revoir !

Et le brave homme allongea le pas et fut bientôt hors de vue. V. F.

Doux privilèges de l'oisiveté.

Combien peut-on écrire de mots avec un crayon ordinaire ? s'est demandé un Anglais.

Il se mit donc à l'œuvre. Pour rendre son travail plus attrayant, il copia un des meilleurs romans de Walter Scott, *Ivanhoe*. Au 95,608^e mot, il dut s'arrêter, le bout de crayon restant dans sa main, étant trop petit pour continuer.

Un jeune scribe allemand, qui s'était intéressé au tour de force, voulut faire mieux encore. Il vint de réussir à copier, avec un crayon ordinaire à mine de plomb, plus de quatre cent mille mots. Il a dû, pour cette besogne, tailler cinquante-neuf fois son crayon. Heureux mortels, qui n'avez rien de mieux à faire !

Dou que volliont sè bogni.

Tonaire, coumeint cein fressassivè bin ti stào dzo passà ! M'einlèveine, s'on arai pas fremà que y'avai trai à quatro selào dè pllie ! S'on restàvè quie dévant, on ètai astout tot ein nadze, la tsemise vo depouràvè su lo casaquin et, po cheintre on pou lo frais, on ètai d'obedzi d'allà sè reduire à la cava io on ètai rein dè mi !

L'est adon que fasai bon allà sè bogni ào lé ! assebin failai vaire quinna muta y'ein avai que tracivant per Outsy po sè plliondzi et nadzotta 'na vouarbetta ! L'est cein que vo fà dào bin quand on a dinse tant chà et que cein vo baillé on appéit, mé z'amis ! qu'ein après on devourerai prào tot solet on jambon dè dévant avoué lo mandze et la couenna.

Mà, n'est pas lo tot que d'allà sè bogni ! Quand vo z'itès pè Cor, on pou pe levè qu'Outsy, s'agit pas dè sè dévèti tant qu'à la tsemise et fère piaffe ! dein l'èdhie, coumeint dâi renailles ! na ! kâ cein est défeindu, mà faut einfelà dâi z'espèces dè petites tsausses que n'ont quasu min dè canons, que n'ont min dè bottons, ni dè breintallès et qu'on lào dit dâi catses. L'est la municipalità d'Outsy qu'a cein dècidâ.

Et malheu à cé que sè laisserai accrotsi sein cliào braiettes ! Ya dâi gâpions que sont catsi pè derrai ti lè z'adzo, que lào tracéront dessus et que lè trainéront ào pousto.